

JEAN SÉNAC

Il y a 40 ans, une étoile s'est éteinte

30 août 1973, une étoile de la poésie algérienne disparaissait du ciel du pays. Comme chacun sait, sans le scintillement des étoiles, les nuits sont lugubres et les échanges entre les amoureux en pâtissent.

Le poète Jean Sénac est mort ce jour-là, un jour triste à mourir. Il avait un nom à consonance européenne et pourtant, il était dialna, Algérien comme nous. Ce jour-là ses amis nombreux, stupéfaits et désespérés apprirent la nouvelle. Des mains criminelles ont lardé à coups de couteau de boucher le corps de ce grand poète. Ces mains-là ne sont pas peut-être les mêmes que celles qui ont tué 20 ans plus tard Tahar Djaout. Pas les mêmes au sens policier du terme, certes. Mais quand on tue les poètes, on doit être adhérent d'une secte ou d'un syndicat du crime. Pour ce genre de forfait, on est forcément ennemi de la beauté, on a peur de la vérité, on a la haine des gens différents, bref on est un habitant d'une terre aride où le soleil ne se lève jamais. C'est pourquoi ces moines d'un genre particulier habitent la nuit par hantise de la lumière. Ils ont une mission, empêcher que la terre tourne pour que le soleil ne soit pas partagé équitablement entre les hommes. Ils ont une arme, l'obscurantisme pour anesthésier l'intelligence.

L'obstacle sur leur chemin ? Le poète qui révèle la petitesse de leur monde et la sécheresse de leur cœur. Chez nous comme ailleurs, il y a deux sortes d'hommes, ceux qui courbent l'échine par lâcheté et cupidité. Ce sont les bachaghas et les caïds, ces serviteurs de la colonisation. Et puis, il y a les autres, les plus nombreux, éduqués par l'école du courage, acteurs de l'histoire préférant la résistance quitte à risquer la douleur de la déportation.

L'Emir Abdelkader, poète, philosophe et stratège militaire fut de cette «race» d'hommes. Mokrani aussi dont les racines se sont perdues en Nouvelle-Calédonie mais dont l'âme plane encore sur nos fières montagnes (Min Djibalina tala àtou).

Mais revenons à Sénac. Je ne l'ai pas connu. Mais pour avoir réalisé un film en 2003, *Jean Sénac, le forgeron du soleil*, j'ai l'impression de l'avoir côtoyé tous les jours. Ce sentiment se nourrit bien évidemment des témoignages de son fils adoptif Jacques Miel, de ces jeunes poètes qui l'ont connu. Il y a bien sûr mon ami Hamid Nacer Khodja, un fin connaisseur et de l'œuvre et de la vie de Jean. Il y a aussi le regretté et si raffiné Djamel Amrani, le tendre et droit Malek Alloula, le peintre et poète Hamid Tibouchi les yeux toujours souriants en dépit de l'exil qui l'a éloigné des paysages de sa belle Kabylie. Je n'oublie pas cette autre catégorie de poètes des couleurs et des formes, les peintres Benâneteur et Aksouh. Je tairai les noms de ceux qui ont malmené Sénac. Avec le temps comme dit Léo Ferré «va, tout s'en va...».

Après les amis du cercle du poète Sénac, j'ai dû fouiller dans sa vie militante pour saisir toutes les facettes de sa personnalité. Son engagement politique était mal vu par la plupart des «Pieds-noirs», sa «communauté d'origine».

Une communauté qui s'est avérée incapable de jouer son rôle aux côtés des autochtones. Ces derniers vivant chez eux un étrange et humiliant exil qui les a livrés à la misère et pendant longtemps au silence politique. Cette absence de conscience historique a jeté plus tard la majorité d'entre eux dans les bras de l'OAS. Il n'est pas étonnant de lire ou d'entendre de l'autre côté de la mer, encore aujourd'hui, une partie d'entre eux, par bêtise ou par dépit, vanter les sonnettes des bienfaits de la colonisation. A lire le jugement sévère de Sénac

sur cette communauté, il me semble qu'il n'avait pas été outre mesure perturbé par les états d'âme de celle-ci.

En revanche la rupture avec Albert Camus l'a meurtri. Le futur prix Nobel de la littérature a été pour Sénac un père spirituel. Il a rompu avec ce dernier en dépit de leur solide amitié. Il n'a pas hésité malgré la douleur qui vrille tout être qui se coupe d'un père que l'on a admiré. Eh bien Sénac l'a fait pour «l'amour inlassable de notre mère Algérie» qu'il a chanté partout durant notre guerre de libération. Oui il a rompu avec Camus car il était de la trempe des hommes qui mettent à sa place la psychanalyse (censée cerner le rapport à la mère) préférant prendre le parti de la mère-patrie, berceau de son histoire, une patrie dont le corps a été violé par des conquistadors. Violée mais pas soumise car les nouveaux chevaliers de Malte, ceux du capitalisme naissant et triomphant n'ont pas réussi à emprisonner l'âme de cette Algérie là.

Ces nouveaux Maltais ne pouvaient pas vendre leur salade pour perturber ou entacher l'âme du pays car celle-ci était nourrie par Saint-Augustin d'abord et ensuite par l'Islam qui loue tous les prophètes du Livre.

Quant à l'œuvre de Sénac, elle est une source inépuisable pour deviner les blessures de l'homme dont le père était synonyme de néant (son unique roman ébauche du père), les affres de la solitude et du rejet des autres, l'angoisse du voyage sans retour quand sonne l'heure de l'être finissant et voué au néant.

Toutes ces interrogations, on les retrouve chez tous les poètes et écrivains du monde. Mais ce qui m'a intéressé et bouleversé chez Sénac, c'est son amour de la vie, pour l'Algérie, «pour un peuple plus grand que nos rêves». Et pour exprimer cet amour, y a-t-il plus belle expression que la poésie ? Y a-t-il plus forte colère que celle d'un prince des mots ne supportant pas les brimades que subissait sous la colonisation son peuple. Plus tard, la même colère l'habitait pour défendre simplement tout homme méprisé pour sa modeste position sociale, pour sa supposée appartenance ethnique, pour son orientation sexuelle...

Voilà pourquoi je fais mienne cette colère d'autant que les mots de Sénac ne sont point banals mais ciselés avec minutie comme la fabrique d'un Stradivarius par un luthier.

Ses mots, éclatants de vérités nous aident en partie à percevoir les raisons des noires années de la période 90/2000. Terribles années qui ont donné lieu à des tombes alignées en grand nombre et quotidiennement dans les cimetières du moindre village du pays. Mots lumineux, mots travaillés, sa poésie a résisté au bulldozer du temps qui passe, n'est-ce pas la marque de l'art avec un grand A ?

Colère, car on a refusé à Jean Sénac, nourri comme nous au couscous, brûlé par le soleil torride et généreux du pays, caressé par les vagues de notre voluptueuse et azurée Méditerranée, bercé par la musique du maître du chaâbi Mohamed el Anka, lui refuser donc une carte d'identité algérienne fut une aberration, une faute. Une faute comme si on a voulu lui faire payer ses «origines» européennes alors que notre pays a été tant de fois traversé par différents envahisseurs qui ont fini par faire souche chez nous. Et c'est tout à notre honneur et à notre générosité.

Une faute parce que sa poésie chante l'Algérie, une vieille terre cultivée par tant



Jean Sénac.

d'histoires, labourée par la grande Histoire. Sa poésie ne dérangeait que ceux qui se voulaient être les tuteurs d'un peuple qui a pourtant enfanté Apulée, Saint-Augustin, l'Emir Abdelkader, Larbi Ben M'hidi, Abane Ramdane, Zighout Youcef, Ben Boulaïd et tous les monuments de notre littérature moderne que Sénac a loués (Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, Jean Amrouche).

Une faute enfin parce que son homosexualité n'est pas un crime.

Elle existe depuis l'origine du monde et aux quatre coins de la planète.

Il est grand temps de s'apercevoir que les peuples qui s'ouvrent aux autres, qui ouvrent une fenêtre sur le monde, sur les idées novatrices de la bouillonnante vie, sont payés en retour. Ils gagnent en échange des Picasso, des Fritz Lang, des Einstein et tant et tant d'autres nés dans des contrées de l'intolérance et qui se retrouvent dans des pays qui jouissent depuis, de leurs sciences et de leurs arts...

Nous en payons le prix sans doute un peu à cause de cette maladie de l'exclusion qui a frappé directement Sénac et indirectement ces centaines de milliers de cerveaux et de bras d'autres Algériens qui produisent de la richesse ailleurs que chez eux. Deux histoires (ou images) disent plus que tous les discours, celle du harraga et celle du poète.

- Le harraga muni de sa carte d'identité nationale tourne le dos au pays dans l'espoir fou de débarquer dans un eldorado.

- Le poète (ici Sénac) refuse de quitter le pays en dépit de son licenciement de la Radio algérienne et des mesquineries dont il a été l'objet.

- Le harraga se retrouve très souvent rejeté par la mer et n'a droit qu'au sinistre anonymat d'une fosse commune.

- Le poète Sénac, le sans-papiers repose pour toujours dans la chaude et résistante terre d'Algérie.

Le poète et le harraga, le recto verso d'une page d'histoire qui s'écrit dans la douleur, jusqu'à quand ?

La sculpture de Martinez qui décorait la tombe de «Sénac poète» a été brisée par un minable «vandale». Contre tous les zombis bien de chez nous, et malgré la nuisible image qu'ils donnent du pays, il faut continuer de croire que «notre peuple est plus grand que nos rêves».

Pour des phrases moins fortes et moins belles, sous d'autres cieux, on fait entrer les poètes dans des Panthéons. Sénac est dans le panthéon de notre mémoire, il ne faut pas l'oublier car il symbolise à merveille l'idée belle et généreuse diffusée par la Révolution algérienne : nous ne combattons pas le peuple français mais le colonialisme. Une Révolution qui a reçu et abrité aussi en son sein quelqu'un venu de sa

Par Ali Akika

lointaine île de la Martinique, Franz Fanon qui, comme Sénac a tant donné à l'Algérie combattante... Ces deux noms «étrangers» défendant la liberté d'un peuple rappelle ce général polonais qui commandait la défense de la commune de Paris contre les Versaillais, ceux-là mêmes qui étaient venus chez nous, 40 ans auparavant inaugurer leur sale aventure colonialiste. Il y a de quoi être fier de ce parallèle, n'est-ce pas !

Les idées qui ont servi à écrire cet article, je les ai couchées sur un carnet quand je préparais le film sur Sénac. L'endroit aurait plu à Sénac, la corniche de Jijel où je passe mes vacances dans cette Algérie rêvée et aimée par Sénac, cette Algérie élevée aux cimes de la beauté et de la résistance par Kateb Yacine. Les Algériens l'attendent, l'espèrent, je l'espère aussi sauf que les lignes suivantes m'invitent à une plus grande patience avant la concrétisation de cet espoir...

... Bercé par les vagues, je goûte au plaisir de la mer en rêvassant. Dans mon demi-sommeil, j'entends aussi la voix de Sénac à la radio récitant les poèmes de Neruda le Chilien et de Nazim Hikmet le Turc. Je suis réveillé brusquement et brutalement. Que vois-je ? Un jeune homme me tend un ticket évaluant ma dîme pour avoir posé mon postérieur sur une plage, territoire de l'Etat inaliénable et pourtant aliéné par des jeunes assurés de leur impunité. El houkouma incapable de leur fournir un travail tolère ce racket organisé. J'ai rougi de honte pour le pays car cela m'a rappelé la plage «Casino» de Jijel où sont descendus Jean-Paul Sartre et son «Castor» (Simone de Beauvoir), plage entourée de barbelés pendant la guerre de Libération. Elle n'était pas interdite aux «indigènes» mais les gamins que nous étions, la nommions «plage interdite».

Mais aujourd'hui, voir des morceaux de territoires sous le diktat de jeunes cherchant à glaner quelques dinars sur une aire de stationnement ou sur une plage que les colons n'avaient pas interdit aux Algériens, ce spectacle est désolant et insupportable. Sans compter l'insulte adressée à ceux qui ont offert leur vie pour que la dignité bafouée mais retrouvée fasse disparaître pour toujours de nos rues, de nos plages, de notre vie tout simplement el hogra et la cupidité. Non, je ne m'éloigne pas de mon sujet, Sénac a voué sa vie et mis son talent pour que l'Algérie ne subisse plus quelque hogra que ce soit.

A. A.

PS : Mon film sur Jean Sénac n'a pas été vu dans un quelconque circuit de mon pays. En revanche, les centres culturels français d'Oran et d'Alger l'ont projeté. C'est à la fois un paradoxe et un peu fort de café.

«Contre toute censure car tout film mérite d'être diffusé», la devise du grand inventeur du concept de Cinémathèque, Langlois, Henri de son prénom ne semble plus avoir cours comme au temps de Boudjemâa Karèche.

(*) j'ai mis «vandale» entre guillemets car ce sont les seuls envahisseurs venus de leur lointaine Scandinavie qui se sont fondus dans le pays sans nous «emmerder». Ils n'ont pas laissé des monuments derrière eux, mais des femmes et des hommes que nous rencontrons dans nos contrées. La couleur de leurs yeux nous renseigne sur l'histoire du pays et les gens qui l'habitent aujourd'hui. Comme présence et témoignage, cela vaut tous les vestiges laissés par les autres envahisseurs et ridiculisent les adeptes de la «pureté identitaire».